

Des hommes vraiment ordinaires ? Les bourreaux génocidaires, Didier EPELBAUM, 2015, Paris, Stock, 304 p.

Myrto Hatzigeorgopoulos

Volume 47, numéro 4, décembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042068ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042068ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hatzigeorgopoulos, M. (2016). Compte rendu de [*Des hommes vraiment ordinaires ? Les bourreaux génocidaires*, Didier EPELBAUM, 2015, Paris, Stock, 304 p.] *Études internationales*, 47(4), 481–483. <https://doi.org/10.7202/1042068ar>

eu une vraie interrogation quant à la conception de la sécurité elle-même et son fonctionnement processuel sinon systémique. Il s'agit alors de « réinventer la sécurité », comme y invite le chapitre de criminologie. Le livre parvient alors bien à montrer l'évolution du concept et, surtout, la nécessaire démarche transdisciplinaire que doivent désormais effectuer ceux qui l'étudient.

Pourtant, à ne pas vouloir proposer de définition de la sécurité, on a parfois l'impression que les auteurs ne parlent pas du même concept, ce qui ressort particulièrement à la lecture des chapitres de psychologie et de criminologie : le lien avec les autres disciplines est moins évident. L'ordre des chapitres peut parfois sembler étonnant et si certains auteurs semblent effectivement se répondre, comme Jonathan Herrington en philosophie et Philippe le Billon en géographie, d'autres semblent avoir une démarche plus isolée, comme Jan Froestad, Clifford Shearing et Melani Van Der Merwe, co-auteurs du chapitre de criminologie. Dans le prolongement de cette idée, on peut souligner qu'il semble étonnant de prime abord d'adopter un découpage disciplinaire pour promouvoir justement le contraire – soit une approche transdisciplinaire. Pourtant, la plupart des chapitres parviennent à montrer justement que dans le champ de la sécurité, les frontières disciplinaires paraissent artificielles et pas toujours très pertinentes. À cet égard et puisque l'ambition de l'ouvrage est de faire un tour d'horizon des façons d'envisager la sécurité aujourd'hui, il est intéressant de commencer par un chapitre introductif qui tisse les liens entre les apports des différentes disciplines et qui met en

exergue quelques grandes lignes essentielles : d'abord, la sécurité a de multiples référents, elle ne relève plus du seul champ des Relations internationales. Ensuite, la sécurité est processuelle : ce n'est pas une propriété, mais une relation entre État, société et individus. Enfin, la sécurité doit être envisagée non plus comme un but, mais comme un moyen au service d'autres objectifs politiques. Son étude doit prendre en compte cette complexité.

Cet ouvrage invite donc à envisager un nouveau mode de réflexion, plus riche et global, à l'image de son objet d'étude. La sécurité est présentée comme un processus complexe et polymorphe dont les référents se sont multipliés. L'étudier invite alors à diversifier les approches méthodologiques et à mobiliser des outils dans de nombreuses disciplines – ce que cet ouvrage parvient à mettre en évidence. On regrettera simplement l'absence d'une conclusion qui pourrait réaffirmer le sous-titre et l'objectif de l'ouvrage, à savoir le nécessaire dialogue entre les disciplines dans les études de sécurité.

Pauline PIC
Département de géographie
Université Laval, Québec
Canada

Des hommes vraiment ordinaires ? Les bourreaux génocidaires

*Didier EPELBAUM, 2015,
Paris, Stock, 304 p.*

Le caractère « ordinaire » de l'être humain est au cœur du plus récent ouvrage de Didier Epelbaum, consacré à la recherche des méthodes et mécanismes de recrutement des bourreaux génocidaires. L'argument d'Epelbaum

se situe aux antipodes de la thèse de l'historien américain Christopher Browning selon laquelle tout individu plongé dans des conditions très spécifiques dans un contexte de guerre (obéissance, esprit de corps, cohésion du groupe, lien social, brutalisation, bonne organisation et « déshumanisation » des victimes) peut se transformer en bourreau. À travers quatre périodes marquantes du XX^e siècle, à savoir l'extermination des Arméniens, la Shoah, le régime de Pol Pot et le génocide rwandais, Didier Epelbaum soutient au contraire que les bourreaux sont une minorité très spécifique de l'espèce humaine, savamment détectée, conditionnée et préparée à commettre le mal absolu. Plutôt que de se livrer à une analyse philosophique ou psychologique de la problématique du génocide, l'auteur choisit de se consacrer à une étude méthodique du fonctionnement de la machine génocidaire, allant des architectes du système aux critères et aux moyens de recrutement des exécutants.

Afin de définir les rouages d'un système consacré au meurtre et à l'extermination, l'auteur crée le terme de « cidocratie », qui fait son apparition dans le deuxième chapitre de l'ouvrage. Il qualifie par-là un régime dans lequel le pouvoir appartient aux maîtres et aux bourreaux. Pénétrant dans l'élite de la cidocratie, les profils proches et comparables des « chefs » apparaissent dans les différentes études de cas. Outre la classe sociale privilégiée de ces chefs, sur les échelles sociales de leurs pays respectifs, ceux-ci se présentent également comme des êtres exceptionnels auxquels un culte est voué. L'élite, elle, serait recrutée selon quatre critères :

l'adhésion à l'idéologie, la volonté, la jeunesse et la capacité à exercer la violence, la cruauté. Il s'agit des milices de l'Organisation spéciale ottomane dans le cas du génocide arménien, des SS du 3^e Reich ou des Interahamwe au Rwanda. L'élite de la cidocratie est donc composée d'hommes « qui adhèrent à l'idéologie, qui sont volontaires, jeunes, vigoureux et endurants, loyaux et obéissants, ne reculant pas devant la violence extrême » (page 121).

Le profil des exécutants de l'appareil génocidaire, néanmoins, diffère selon les pays. Tandis qu'en Allemagne les troupes de choc représentaient l'élite de la race aryenne, dans l'Empire ottoman, au Cambodge et au Rwanda les bourreaux étaient recrutés au plus bas de l'échelle sociale. Les couches les plus vulnérables de la population, les personnes peu éduquées, les illettrés, les pauvres constituaient un vivier de recrutement de volontaires idéal.

Là réside l'une des principales contradictions de l'ouvrage. Tandis que l'auteur argue que les attributs du bourreau génocidaire sont de nature extraordinaire et que, par conséquent, un individu ordinaire, dans quelques conditions qu'il se trouve, ne se résoudra pas à devenir bourreau, il souligne dans le même temps la perméabilité des milieux ruraux modestes à la propagande comme étant propice au recrutement d'exécutants du génocide. Il reconnaît donc l'existence de conditions psychologiques et socioéconomiques, favorables à l'adhésion à une « idéologie du génocide » (page 235). En effet, si l'ouvrage d'Epelbaum se présente d'emblée comme une critique de l'ouvrage de Browning *Des hommes ordinaires*, de

part et d'autre les titres suggestifs, en apparente opposition, cachent des textes beaucoup plus nuancés qu'il n'y paraît. Un constat fait par Epelbaum lui-même, évoquant « un décalage entre un bon titre incisif et les nuances du texte » (page 165) de l'ouvrage de Browning, qui malgré tout, reconnaissait une certaine forme de sélection parmi les bourreaux du 3^e Reich. Ainsi, le manichéisme qui oppose les titres de ces deux ouvrages ne reflète pas les nombreux points communs qui font le pont entre les deux textes.

Touchant à la psychopathologie, à la justice et à la politique, cet ouvrage dépeint la complexité multidimensionnelle du génocide. La question de la responsabilité de l'auteur des crimes se retrouve en filigrane à travers l'ouvrage, celle-ci étant une conséquence directe du profil établi du bourreau. Est-il une personne ordinaire, responsable de ses actes ? Un monstre psychotique ? Un aliéné mental, pouvant bénéficier de circonstances atténuantes ? Si de nombreuses problématiques posées par le génocide sont évoquées, peu de réponses sont finalement apportées par ce livre qui aurait gagné en richesse et en profondeur s'il s'était concentré sur une seule ou deux études de cas plutôt que sur quatre.

Ponctué d'une succession de chapitres très courts, l'ouvrage, agréable et facile à lire par sa forme, propose un contenu sérieux et parfois déconcertant. Se posant en critique virulent de la « banalisation du mal », ce modèle de pensée majoritaire selon lequel l'attraction pour le mal serait inhérente à la nature humaine, Didier Epelbaum clôture son ouvrage en faisant honneur

à ceux qui, au contraire, ont risqué leur vie pour protéger leur prochain : les sauveteurs.

Myrto HATZIGEORGIOPOULOS
Institut royal supérieur de défense
Bruxelles
Belgique

Social Networks, Terrorism and Counter-terrorism. Radical and Connected

*Martin BOUCHARD (dir.), 2015,
 New York, Routledge, 256 p.*

L'analyse des réseaux sociaux, qui facilite l'étude des groupes terroristes et des processus de radicalisation, peut nous aider à lutter contre ces phénomènes. Si les experts s'accordent sur le potentiel de l'étude des réseaux sociaux, sur la richesse inhérente aux concepts associés et sur l'intérêt de modéliser les réseaux sociaux, la littérature sur le terrorisme peine à en démontrer la pertinence.

L'ouvrage collectif dirigé par Martin Bouchard est dès lors des plus ambitieux. Les réflexions contenues dans cet ouvrage, amorcées lors d'un atelier du Canadian Network for Research on Terrorism, Security and Society (TSAS), visent à traiter de la manière la plus exhaustive possible l'intérêt de l'analyse des réseaux sociaux par et pour les études sur le terrorisme. La première section de l'ouvrage traite du terrorisme et de la radicalisation en mettant l'accent sur l'histoire, les trajectoires des réseaux et le rôle d'Internet. Elle comporte sept chapitres. La seconde section, divisée en quatre chapitres, se focalise sur la